

Bataille, Leiris, Einstein et la revue *Documents*

par Georges Sebbag

HSP le 8 vrail 2023

Georges Bataille avant *Documents*



Georges Bataille est né en 1897 à Billom dans le Puy-de-Dôme. Son père syphilitique et aveugle sera bientôt paralysé des deux jambes et vivra reclus dans un fauteuil. En 1901, la famille quitte l'Auvergne pour Reims. En août 1914, Georges se convertit au catholicisme et est baptisé. Juste après, tandis que son frère est mobilisé, Georges et sa mère quittent Reims pour l'Auvergne, laissant le père infirme aux bons soins d'une femme de ménage. Le père mourra seul le 6 novembre 1915. En 1916, Georges est réformé en raison d'un problème pulmonaire. Il entre alors au séminaire de Saint-Flour. En 1918, il quitte le séminaire et s'inscrit à l'école des Chartes à Paris. Sa thèse de sortie de l'école des Chartes porte sur l'*Ordre de la Chevalerie*, un conte versifié du XIII^e siècle.

De février à juin 1922, Bataille séjourne à Madrid où il suit des cours à l'École des hautes études hispaniques. Le 22 mai, lors d'une corrida, il assiste à la mort du jeune torero Manolo Granero renversé par le taureau et coincé contre la balustrade. En 1928, le souvenir ineffaçable d'un œil exorbité s'inscrira dans *Histoire de l'œil*, un livre licencieux à tirage limité publié sous le manteau et illustré de huit lithographies non signées dues à André Masson : « les cornes frappèrent trois coups à toute volée, au troisième coup une corne défonça l'œil droit et toute la tête. » Bataille sera désormais obsédé par l'œil pinéal, par un troisième œil s'ouvrant au sommet de son crâne. En juin 1922, Bataille est nommé bibliothécaire stagiaire à la Bibliothèque nationale à Paris. Deux ans plus tard, il sera nommé bibliothécaire au département des Médailles. Il restera longtemps à la Bibliothèque nationale et gagnera ainsi sa vie.



Bataille perd la foi vers 1923. À l'automne de 1924, il rencontre Michel Leiris qui lui présente le peintre André Masson. Mais il ne s'engage pas comme ses deux nouveaux amis dans le mouvement surréaliste. Il se méfie et se défie de Breton et d'Aragon qui ont déjà beaucoup publié. L'ancien séminariste commence à fréquenter les bordels, les boîtes de nuits et les boîtes de femmes nues. Leiris, Aragon, Drieu la Rochelle ou Éluard fréquentent aussi les bordels. Mais contrairement à eux, qu'on pourrait qualifier de pornographes provocateurs ou de libertins endurcis, Bataille vit son érotisme autrement, dans l'angoisse et la gravité. C'est un débauché un peu à part.

En 1925, Bataille entame une psychanalyse avec Adrien Borel qui lui communique des clichés d'un supplice chinois dit des « Cent morceaux » datant du 6 avril 1905. Un jeune Chinois attaché à un poteau a le corps dépecé à la hauteur de la poitrine, des bras et des jambes ; son visage semble impassible ou extatique. Ces photos vont impressionner Bataille et le feront réfléchir sur les relations entre la douleur, la jouissance et la mort. Le 20 mars 1928, il épouse Sylvia Maklès.

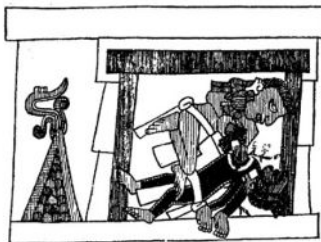
Bibliothécaire au département des Médailles, Bataille se révèle un numismate émérite. De 1926 à 1929, il publie huit articles dans *Aréthuse*, revue trimestrielle qui traite des matières suivantes : « Monnaies & Médailles / Plaquettes. Sceaux. Gemmes gravées / Archéologie. Arts mineurs. Critique ». Bataille propose trois études fouillées sur des collections du Cabinet des Médailles. Son étude, « Les monnaies des Grands Mogols », est suivie d'un catalogue raisonné. Une autre étude érudite, « Notes sur la numismatique des Koushans et des Koushans-shahs sassanides », a trait au nord-ouest de l'Inde. Les sources et les références, y compris en langues anglaise et allemande, sont considérables. Bataille, qui s'est penché de

près sur ces monnaies et a examiné avec soin la littérature correspondante, n'hésite pas à parler en son nom propre. Sa troisième étude porte sur des monnaies vénitiennes.

— 13 —

glante du visage et le corps avec celle du corps. Ainsi revêtu de ce costume incroyable, il priait son dieu avec délire.

Mais c'est ici le lieu de préciser avec insistance le caractère étonnamment heureux de ces horreurs. Mexico n'était pas seulement le plus ruisselant des abattoirs à hommes, c'était aussi une ville riche, véritable Venise avec des canaux et des passerelles, des temples décorés et surtout de très beaux jardins de



Sacrifice humain

fleurs. Même sur les eaux on cultivait les fleurs avec passion. On en parait les autels. Avant les sacrifices, on faisait danser les victimes « portant des colliers et des guirlandes de fleurs. Ils avaient aussi des rondaches fleuries et des roseaux parfumés qu'ils fumaient et sentaient tour à tour. »

On imagine facilement les essaims de mouches qui devaient tourbillonner dans la salle du sacrifice quand le sang y ruisse-

Un mot sur Georges Wildenstein, qui est à la fois marchand d'art et patron de presse. Au 106, boulevard Saint-Germain, il dirige le mensuel *La Gazette des Beaux-Arts*, dont le supplément *Beaux-Arts, Chronique des Arts et de la Curiosité*, est axé sur l'actualité artistique. Au 39, rue La Boétie, il finance les éditions Les Beaux-Arts, qui abritent aussi *Les Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts*, une revue dirigée par Pierre d'Espezel, le codirecteur d'*Aréthuse*. On comprend que Pierre d'Espezel, à l'automne de 1928, ait pu solliciter Bataille pour le n° 11 des *Cahiers de la République des lettres*. Dans cette livraison consacrée à « L'Art précolombien », il a même placé en tête « L'Amérique disparue », un texte de Bataille qui évoque à grands traits l'histoire des Incas et des Aztèques, leur religion, leurs mœurs et leurs arts. Mais surtout, Bataille détaille leurs pratiques sacrificielles, un thème qui resurgira par la suite dans ses réflexions sur les notions de dépense ou de part maudite : « on peut admettre que le nombre des victimes annuelles atteignait au bas mot plusieurs milliers dans la seule ville de Mexico. Le prêtre faisait maintenir un homme le ventre en l'air, les reins cambrés sur une sorte de grande borne et lui ouvrait le tronc en le frappant violemment d'un coup de couteau de pierre brillante. Les os étant ainsi tranchés, le cœur était saisi à pleines mains dans l'ouverture inondée de sang et arraché violemment avec une habileté et une promptitude telles que cette masse sanglante continuait à palpiter organiquement pendant quelques secondes au-dessus de la braise rouge : ensuite le cadavre rejeté dégringolait avec lourdeur jusqu'au bas d'un escalier. Enfin, le soir venu, tous les

cadavres étant écorchés, dépecés et cuits, les prêtres venaient les manger.» À ce tableau sanglant des sacrifices humains, Bataille trouve un contrepoint en évoquant tout un art floral présent dans cette cité. Il tient aussi à relativiser le sentiment d'effroi que pourrait provoquer la simple évocation de tels supplices : « La mort, pour les Aztèques, n'était rien. Ils demandaient à leurs dieux non seulement de leur faire recevoir la mort avec joie, mais même de les aider à y trouver du charme et de la douceur. Ils voulaient regarder les épées et les flèches comme des gourmandises. » Cortès n'aurait pas vaincu les Aztèques par la force. Ces derniers, comme envoûtés ou en proie à une sorte de « folie hypnotique », se seraient livrés aux Espagnols. Ils auraient même voulu servir de « spectacle » aux conquistadors. Ainsi ont-ils soudain disparu. Et Bataille de conclure : « ils sont morts aussi brusquement qu'un insecte qu'on écrase. » Cette image de l'insecte, on la gardera en mémoire lors de l'exploration de la revue *Documents*.

Michel Leiris avant *Documents*



Michel Leiris est né à Paris en 1901. Il évolue dans un milieu bourgeois, avec une mère cultivée et un père agent de change, qui gère en particulier l'immense fortune de l'écrivain Raymond Roussel. Le 11 mai 1912, Michel assiste, avec ses parents, à la première au théâtre Antoine de l'adaptation d'*Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel, une représentation mémorable, où sont d'ailleurs présents Guillaume Apollinaire, Francis Picabia et Marcel Duchamp. En décembre 1922, encore au théâtre Antoine, lors des représentations houleuses de *Locus Solus* de Raymond Roussel, Michel Leiris, côtoie des surréalistes enthousiastes qu'il fréquentera plus tard. Durant l'été et l'automne de 1924, il rencontre Robert Desnos, André Breton et Georges Bataille, et se tourne alors vers le surréalisme. Il publiera dans divers numéros de *La Révolution surréaliste* pas moins de seize rêves. Dans l'un d'entre eux, des

bagnards subissent, dans un Musée de la Peur, d'horribles supplices : « Partout j'aperçois des chevalets, des brodequins, des gibets, des roues chargées de cadavres, des piloris, des escaliers remplis de membres dépecés et toutes sortes d'instruments de torture qui me font penser aux *Prisons* de Piranèse. Dans la dernière salle, enfin, des bourreaux, vêtus de blouses blanches, dissèquent des hommes vivants. »

D'autre part, sous le titre « Glossaire : j'y serre mes gloses », Leiris redéfinit à sa guise deux cents mots dans trois livraisons de *La Révolution surréaliste*. Au rebours de toute étymologie, il légitime la dissection des mots et affirme la vocation oraculaire du langage : « ACADÉMIE – *macadam pour les mites* » ; « CERVEAU – *cercueil de verre sans renouveau* » ; « ÉCHAFAUD – *les échasses de la faux* » ; « JEU – *le feu de joie, la joie du feu* » ; « LANGAGE – *bagage lent de l'esprit* » ; « RÉVOLUTION – *solution de tout rêve* » ; « SCIENCE – *chiure des sens* » ; « SOLEIL – *seul œil* ». Dans la lignée de Jean-Pierre Brisset et Raymond Roussel, de Marcel Duchamp et Robert Desnos, Leiris revisite les mots à coups d'assonances et de déplacements de phonèmes.

Le 26 novembre 1925, Leiris écrit « Le Forçat Vertigineux », qu'il dédie à Georges Bataille. Ce texte, qui ne sera publié qu'en 1992, était destiné à *La Révolution surréaliste*. L'auteur du « Forçat Vertigineux » y glose consciencieusement les lettres de son prénom et de son nom de famille. En voici deux échantillons : « M, comme la mer qui s'étend jusqu'aux montagnes marmoréennes de la mort, de minuit à midi ; / I, comme les idées, itinéraires d'Icare, l'irréel qui s'imite, I, comme les ides de Mars fatales à l'imperator, I, I, I, I, I, comme un rire en forme de chiffre 1, figure primordiale tirée de l'abîme de M. » / « MICHEL, /ce nom je voudrais le clouer au fronton d'un bordel. Ce nom courbe, ce nom veule ferait bien à la porte de l'ancre des literies et des odeurs d'amour et de toilette. »

Le 23 décembre 1924, puis le 21 janvier 1925, Leiris et Masson visitent le Bureau de Recherches surréalistes. Ils sont désormais acquis à la cause surréaliste. Le 23 janvier, la direction du Bureau de Recherches est confiée à Antonin Artaud. Le 27 janvier, lors d'une réunion au bar Certà – où sont présents notamment Aragon, Artaud, Jacques Baron, Jacques-André Boiffard, Breton, Crevel, Desnos, Éluard, Max Ernst, Leiris, Naville, Péret et Soupault –, Artaud donne lecture d'une *Déclaration*, qui se conclut ainsi : « Le SURREALISME n'est pas une forme poétique. /Il est un cri de l'esprit qui retourne vers lui-même et est bien décidé à broyer désespérément ses entraves, /et au besoin par des marteaux matériels. » Artaud annonce alors qu'il a chargé Michel Leiris de « s'occuper de la constitution d'un Glossaire du Merveilleux et un Répertoire des Idées surréalistes, en collationnant les notices [...] que chacun devra lui remettre ». Le 3 mars, Artaud revient à la charge et demande à chacun, en

vue de « constituer de véritables archives de toutes les idées surréalistes possibles », de rédiger des fiches et de les remettre à Leiris chargé de leur réception et classement. Dès son entrée en surréalisme, Michel Leiris est promu documentaliste et archiviste du groupe.

Durant l'été de 1925, à l'occasion de la guerre coloniale dans le Rif marocain, les surréalistes sont rattrapés par la question de la révolution politique. Un rapprochement s'opère avec deux groupes qui leur étaient plus moins hostiles, les communistes de la revue *Clarté* et les philosophes mystiques de la revue *Philosophies*. Tous ces poètes et intellectuels signent alors le tract retentissant *La Révolution d'abord et toujours !* En septembre 1925, les contacts et les tractations s'intensifient entre les trois groupes. C'est dans une véritable atmosphère de conspiration que se tient, le 5 octobre, dans les locaux de *Clarté*, une assemblée générale constitutive. On peut se faire une idée de cette séance inaugurale grâce à un procès-verbal que Michel Leiris a consigné dans son *Journal*. L'objectif décisif inscrit à l'ordre du jour est la formation d'un Comité directorial, pour ne pas dire dictatorial. Effectivement, seront élus au Comité, Jean Bernier et Marcel Fourier de *Clarté*, Henri Lefebvre et Pierre Morhange de *Philosophies*, Aragon, Artaud, Breton et Éluard de *La Révolution surréaliste*.

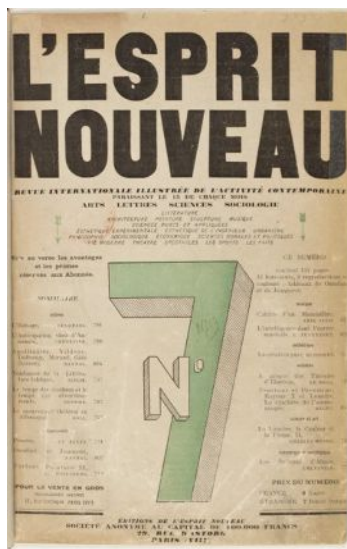
Le Comité, dont l'existence est tenue secrète, siègera en octobre et novembre. Parmi les documents autographes relatifs aux onze séances du Comité, les procès-verbaux du 26 et 27 octobre sont de la main de Michel Leiris. Comment est-il possible que Leiris ait été autorisé à assister, ces deux jours-là, aux délibérations en principe secrètes du Comité ? Nous ferons l'hypothèse que Breton, qui avait été nommé archiviste du groupement le 19 octobre, s'est adjoint Leiris, comme secrétaire-archiviste la semaine d'après. Mais la carrière d'archiviste de Leiris ne s'arrête pas là. En novembre, il sera désigné comme l'un des trois membres d'une « commission de documentation et archives ». Notons aussi que Leiris se décide, dans le cadre du groupement, à collaborer à la revue *Clarté*. C'est ainsi qu'il recense de Léon Chestov, *L'Idée de bien chez Tolstoï et Nietzsche*, traduit par Georges Bataille et Tatiana Beresovski-Chestov. Ajoutons que le 2 février 1926, Michel Leiris se marie avec Louise Godon, fille de Lucie Godon, l'épouse du marchand de tableaux Daniel-Henry Kahnweiler.

Les revues des années 1920

Durant les années vingt, les revues littéraires, artistiques, politiques ou philosophiques se créent par dizaines. Nous en retiendrons quelques-unes.

Année 1920 : *L'Esprit nouveau* de Dermée, Ozenfant et Le Corbusier. Esthétique et architecture moderne / *Action* de Florent Fels et Marcel Sauvage. Philosophie et art / *L'Amour*

de *l'Art* de Louis Vauxcelles et Waldemar George. Art ancien, art moderne, arts appliqués, littérature, musique.



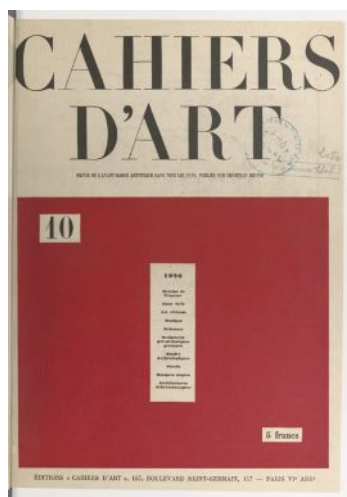
Année 1921 : *Het Overzicht* de Seuphor, Pynenburg et Peeters. Art, littérature. Édité à Anvers, en flamand et en français / *Clarté*, deuxième et troisième série, d'Henri Barbusse, Marcel Fourier et Pierre Naville. Politique et littérature.

Année 1923 : *Beaux-Arts* de Théodore Reinach (directeur) et Georges Wildenstein (directeur-adjoint). Musées, monuments, enseignement, arts appliqués, musique, vie artistique / *Europe* de René Arcos, Paul Colin, etc. Littérature, politique / *La Revue européenne* d'Edmond Jaloux, Valéry Larbaud, Philippe Soupault. Lettres françaises et étrangères / *Aréthuse* de Jean Babelon et Pierre d'Espezel. Art et archéologie.

Année 1924 : *Philosophies* de Pierre Morhange / *La Révolution surréaliste*, dirigée par André Breton à partir du n° 4.

Année 1925 : *L'Art Vivant* de Jacques Guenne et Maurice Martin du Gard. Arts décoratifs et appliqués / *Les Cahiers du Sud* de Jean Ballard. Littérature, art, théâtre, poésie. Édité à Marseille.

Année 1926 : *Cahiers d'art* de Christian Zervos. Peinture, sculpture, architecture, musique / *Les Cahiers de la République des lettres, des sciences et des arts* de Pierre d'Espezel. Beaux-arts et autres.



Année 1927 : *Les Derniers Jours* de Pierre Drieu La Rochelle et Emmanuel Berl. Politique et littérature / *Transition* d'Eugene Jolas. Littérature, art, photographie. En anglais.

Année 1928 : *Variétés* de Paul-Gustave Van Hecke. Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain, éditée à Bruxelles. Littérature, art, ethnographie, variétés, photographie / *Le Grand Jeu* de Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal. Poésie, philosophie, art / *Jazz* de Titaÿna et Carlo Rim. Actualité intellectuelle, reportages photographiques.

Année 1929 : *Documents* de Georges Bataille, Michel Leiris et Carl Einstein. Doctrines, archéologie, beaux-arts, ethnographie, variétés / *Bifur* de Georges Ribemont-Dessaignes. Littératures française et étrangères, photographie, philosophie.

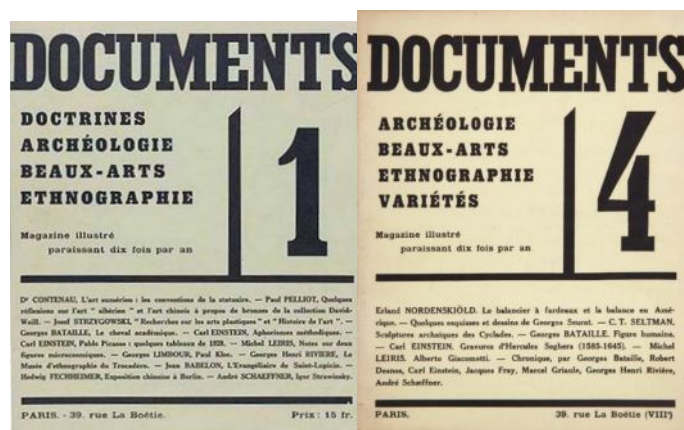
L'un des éléments déclencheurs de l'irruption de *Documents* est sans doute le suivant : Théodore Reinach, archéologue et philologue, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, meurt le 28 octobre 1928. Il dirigeait *La Gazette des Beaux-Arts* depuis 1905 et la revue complémentaire *Beaux-Arts* qu'il avait fondée avec Georges Wildenstein en 1923. Dès lors, Wildenstein a l'idée de renforcer sa position en créant une revue qui ne serait pas strictement limitée aux beaux-arts. Pour la piloter, il songe, d'une part à l'Allemand Carl Einstein, aussi à l'aise dans le cubisme et Dada que dans l'art africain et océanien, et d'autre part au talentueux Georges Henri Rivière, féru de jazz, collaborateur régulier de *Cahiers d'art*, organisateur de l'exposition « Les arts anciens de l'Amérique » qui s'est tenue au musée des Arts décoratifs, de mai à juillet 1928, et a connu un succès considérable.

À la fin de 1928, en plein essor des galeries d'art, le moment paraît propice à Wildenstein, marchand d'art et patron de revues d'art, de marquer son avantage sur ce terrain et de damer le pion à *Cahiers d'art*. Son premier choix se porte donc sur Carl Einstein et Georges Henri Rivière. Mais Rivière, trop occupé par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, fait engager Bataille à sa place, tout en étant présent dans le comité de rédaction de *Documents*. Au bout

du compte, Carl Einstein figurera dans le comité de rédaction, tandis que Georges Bataille occupera le poste de « secrétaire général ». Quoi qu'il en soit, c'est sous l'égide du trio Bataille-Leiris-Einstein, en apparence désaccordé, mais finalement accordé par l'urgence de la tâche et la nécessité de repousser tout modèle académique, que la revue voit le jour et affirme sa singularité. Wildenstein est assez habile pour lâcher la bride au trio. Pour cette raison, *Documents* se forgera peu à peu une identité forte et représentera pour Bataille, Leiris et Einstein un moment décisif, une expérience irremplaçable.

L'irruption de *Documents*

Les quinze livraisons de *Documents*, qui paraissent d'avril 1929 à avril 1931, affichent les domaines suivants : « Doctrines », « Archéologie », « Beaux-Arts », « Ethnographie » et « Variétés ». Fait remarquable, ce magazine illustré comportera autant de pages de reproductions que de pages de texte. Comme l'indique d'emblée la brochure publicitaire de 8 pages présentant *Documents*, ce magazine illustré n'a rien d'une revue d'art conventionnelle car il entend mener des investigations en dehors des sentiers battus de l'histoire de l'art. Sur les faits les plus anciens comme sur les événements les plus récents, il entend appliquer des méthodes empruntées à l'archéologie ou à l'ethnographie. En somme, *Documents* se veut le recueil actualisé des *documents* les plus caractéristiques du passé comme du présent. Il a pour ambition d'être l'Encyclopédie du XX^e siècle.

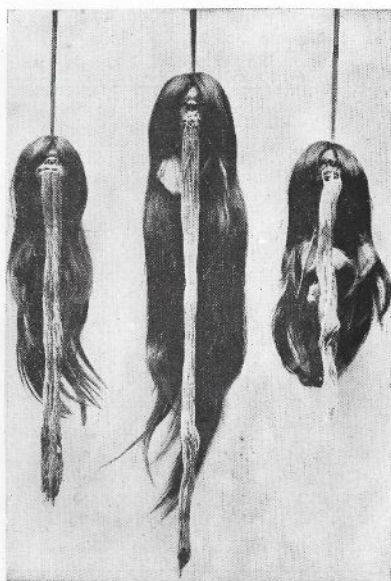
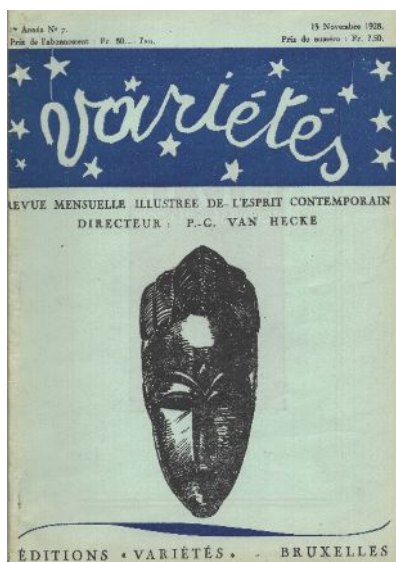


Ce formidable projet tente de se démarquer, en particulier de la revue adverse *La Révolution surréaliste*, de la revue concurrente *Cahiers d'art* et même de la revue amie *Variétés*. Ce projet sera appliqué par l'auteur d'*Histoire de l'œil*, par Leiris qui vient de s'éloigner du groupe surréaliste, et par Carl Einstein qui avait publié en 1913 *Bébuquin ou les dilettantes du miracle*, un récit annonçant Dada, puis en 1915 un ouvrage pionnier sur l'art africain. Pour paraphraser l'expression de « fait social total », caractérisant, selon Marcel Mauss, dans son

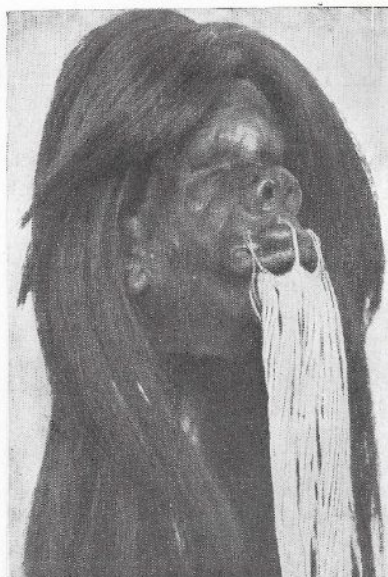
Essai sur le don, le phénomène du potlatch, on peut dire que la revue *Documents* se conçoit comme un *fait documentaire total*. On peut même avancer que *Documents* rêve de nous toucher comme le ferait une revue de variétés sur la scène d'un music-hall. Loin de juxtaposer des documents provenant de disciplines cloisonnées, loin de s'en tenir à l'habituelle subordination de l'image au texte, la revue du trio accorde à la photo, au dessin ou à l'image, le privilège d'être la matière la plus originelle ou la trace la plus originale des manifestations humaines. *Documents* aimerait nous parler et nous aguicher dans l'enchaînement et le fou-rire de ses matériaux et de ses travaux documentaires, à l'instar des *flappers* des années vingt, ces jeunes femmes américaines en jupe courte, short ou maillot de bain, popularisées par le cinéma et auxquelles la revue bruxelloise *Variétés*, grande inspiratrice de *Documents*, consacre un dossier photographique en février 1929.

Pour situer la revue *Documents* parmi les revues de l'époque, il suffit de consulter les placards publicitaires qu'elle réserve aux revues qui lui sont proches. C'est ainsi qu'elle placarde *Variétés* dans tous ses numéros (jusque cesse de paraître la revue bruxelloise) et qu'elle placarde *Les Cahiers du Sud* dans onze numéros, *Europe* dans neuf, *Jazz* dans six et *Transition* dans deux. *Variétés* est sans conteste la revue qui affiche avec *Documents* la plus grande complicité. Toutefois, la situation se complique, quand on sait que *Variétés* proclame aussi sa sympathie pour *La Révolution surréaliste*. En juin 1929, la revue bruxelloise publie un numéro hors-série, « Le Surréalisme en 1929 », un numéro offensif réalisé par Breton et ses amis.

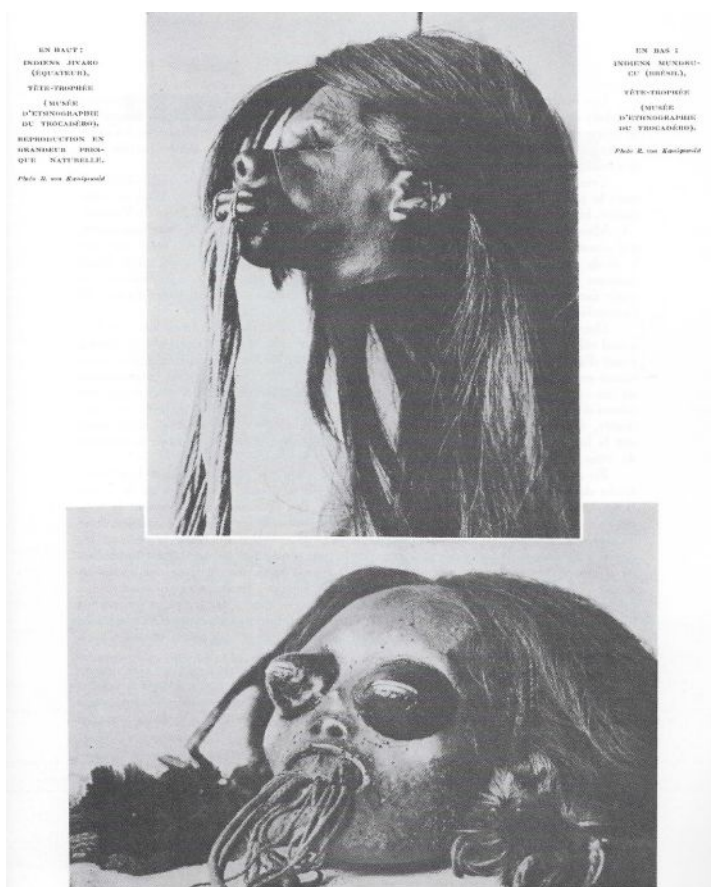
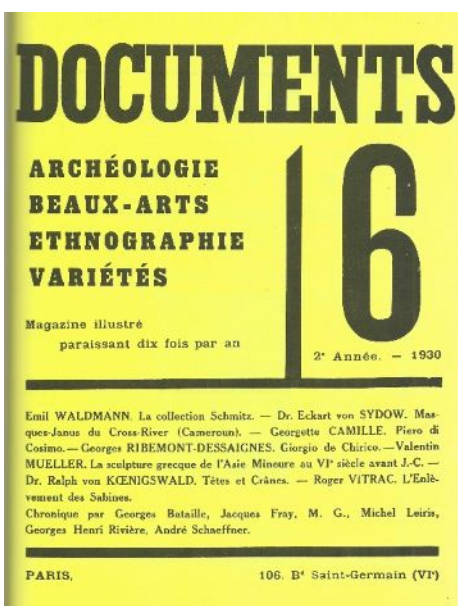
Quelques indices suffisent à montrer que *Documents* lorgne du côté de *Variétés*. Alors que les trois premiers numéros de *Documents* mettent en avant les items « Doctrines », « Archéologie », « Beaux-Arts », « Ethnographie », les douze livraisons suivantes supprimeront l'item « Doctrines » et introduiront l'item « Variétés ». Les domaines diversifiés des cahiers de photos de *Variétés*, allant de l'art au cinéma, en passant par le music-hall ou le folklore, auront un équivalent dans le choix très varié des photos de *Documents*. Le n° 7 de *Variétés* de novembre 1928, consacré pour l'essentiel à l'Afrique noire, pourrait passer pour un numéro-type de *Documents*. En particulier, dans ce numéro de *Variétés*, quatre photos célébrant les crânes et les têtes réduites semblent annoncer « Têtes et crânes (Crânes d'ancêtres et trophées de guerre chez les peuples primitifs) », un article de *Documents* n° 6 de 1930, qui est accompagné d'une abondante iconographie.



Les trophées de guerre des chasseurs de têtes
 de l'Amazonie
 (Document communiqué par le Wellcome Historical
 Medical Museum de Londres)



Une tête de guerrier Jivaro momifiée et réduite
 (Document communiqué par le Musée d'Anthropologie
 du Trocadéro, à Paris)



Arrêtons-nous à la dernière chronique de Georges Bataille, « L'esprit moderne et le jeu des transpositions », qui fait appel à sept photographies dont deux relatives à des chapelles mortuaires d'une église de Rome. En contraste avec les sociétés primitives où coule le sang sacrificiel animal ou humain, la modernité s'efforce à tout prix d'aseptiser la pourriture humaine. Précédant la modernité, le catholicisme, comme on le constate dans le cas des chapelles funéraires, manipulait certes les crânes mais dans le cadre d'une « décoration fleurie ». La simple description des documents photographiques de cette chronique d'avril 1931 permet de saisir tout l'esprit de *Documents* : tout d'abord, des mouches agglutinées sur du papier collant (une photo de Jacques-André Boiffard) ; ensuite, des détails infimes de mouche, rendus grâce à un très fort grossissement (quatre photos de l'Institut de Micrographie) ; enfin, les photos de deux chapelles de l'Église Sainte-Marie de la Conception à Rome, deux chapelles funéraires décorées avec les ossements des Capucins qui y sont enterrés. Précisons qu'en décembre 1929, la revue *Variétés* mais aussi la revue *Formes*, dont c'était le numéro inaugural, avaient les premières eu l'idée de publier un cliché de ces chapelles mortuaires romaines.

Destin de la revue *Documents*

Si l'on met à part les placards en faveur de *Documents* publiés dans *Variétés*, *Les Cahiers du Sud*, *Candide* et *Les Nouvelles littéraires*, ainsi que le bruit fait autour des dissensions entre Bataille et Breton lors de la publication du *Second manifeste du surréalisme* suivi du pamphlet *Un cadavre* contre Breton, on peut affirmer que *Documents* a eu assez peu d'échos dans les périodiques de l'époque. Pourtant Bataille, Leiris et Einstein n'avaient pas ménagé leur peine avec respectivement trente-quatre, trente-deux et vingt-deux contributions. Ils étaient suivis, du côté des ethnographes, par Marcel Griaule, Georges Henri Rivière et André Schaeffner (de dix à huit contributions), et du côté des ex-surréalistes, par Robert Desnos, Georges Limbour et Roger Vitrac (de neuf à trois contributions). Sans oublier toute une pléiade de chercheurs ou d'érudits. Signalons que Marcel Jouhandeau et Jacques Prévert sont intervenus à deux reprises.

La revue *Documents* est très vite et pour longtemps tombée dans l'oubli. Pour preuve, Pierre Prévost, cofondateur avec Bataille de la revue *Critique* en 1946 semble avoir ignoré l'existence de *Documents*. En effet, *Documents* brille par son absence dans le livre de Pierre Prévost sur Bataille publié en 1987. Or, il ne fait pas de doute que Bataille, resté fidèle à lui-même, a bel et bien fondé la revue *Critique*, « revue générale des publications françaises et étrangères », dans le prolongement de la revue *Documents*. Les formules qu'il employait jadis

durant le moment *Documents*, à savoir : « L'Encyclopédie du XX^e siècle », « la somme de toutes les investigations passées et actuelles dans tous les domaines de l'esprit », « Un Magazine Vivant / LA PLUS GRANDE REVUE DU MOUVEMENT MODERNE », toutes ces formules seront reprises avec le même allant et la même franchise pour la revue *Critique* : « diverses activités de l'esprit humain » / « *Critique*, dans tous les domaines et sans parti-pris, s'efforce d'atteindre le plus vivant, le plus actuel : l'extrême avancée de l'esprit humain » / « *Critique* [...] réunit ainsi les éléments d'une ENCYCLOPÉDIE DE L'ESPRIT MODERNE ».

Néanmoins, trois éclaircies ont autorisé un retour inattendu de la revue *Documents*. En 1963, dans le numéro spécial de la revue *Critique* en hommage à Georges Bataille, mort l'année précédente, Michel Leiris révèle l'existence de *Documents* dans son article « De Bataille l'Impossible à l'impossible *Documents* ». En 1986, le même Michel Leiris prolonge à sa manière *Documents* en fondant, avec Michel Izard et Jean Jamin, la revue *Gradhiva*, « revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie ». Enfin en 1991, Jean-Michel Place ressuscite la revue puisqu'il édite, en fac-similé et en deux volumes, la collection complète de *Documents*. En 2020, une seconde réédition paraît sous le label « Nouvelles éditions Place ».

C'est en la situant dans le concert des revues de l'époque qu'on appréciera le mieux la revue *Documents*, championne du « fait documentaire total ». De même, c'est en se reportant au moment *Documents* qu'on aura une belle perspective permettant d'éclairer la vie et l'œuvre du trio Bataille-Leiris-Einstein.

Georges Sebbag